

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 31 MAI 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIÈRE.

On entend souvent ceux qui pensent pour les autres se demander: "Quel moyen prendre pour améliorer le sort de la classe ouvrière?" Voilà, en effet, depuis une vingtaine d'années surtout, une énigme qui se présente chez presque tous les peuples occidentaux, en Amérique comme en Europe: — "Que faire pour améliorer le sort de la classe ouvrière?" D'abord, dans bien des cas, la classe ouvrière s'est crue beaucoup plus malheureuse qu'elle ne l'était, et les intrigants lui ont souvent créé une position beaucoup plus désavantageuse que celle dans laquelle elle se trouvait sans songer à la changer. N'être jamais satisfait de son lot est certainement une grande infortune et une maladie d'autant plus dangereuse que l'humanité entière aurait un droit égal de demander autre chose que ce qu'elle a. Mais, laissant de côté les rêves de ceux qui ne sont jamais contents de rien, et ne regardant la question que sous le rapport pratique, je me demande s'il n'y a pas, en effet, quelque chose à faire dans l'intérêt d'une fraction très-nombreuse de la classe ouvrière. L'ouvrier sera assurément toute sa vie ce à quoi il aura été préparé dans sa jeunesse: voilà la règle générale et qui admet très-peu d'exceptions. S'il est inférieur, connaissant imparfaitement son métier ou son industrie, peu soucieux de sa dignité, malhonnête et quelquefois pis que cela peut-être, ce n'est pas toujours sa faute, mais le plus souvent et presque toujours celle du genre d'enseignement qu'il aura reçu dans ses jeunes années, du soin que l'on aura apporté à le préparer pour les luttes de la vie. On a pu dire du joueur ou du spéculateur que c'est l'occasion qui fait le larron: le joueur, le spéculateur vivent de leurs chances, l'ouvrier vit simplement de son travail, et il y fera ordinairement honneur s'il a reçu le genre d'instruction qui convient à l'occupation qu'il a embrassée. Observons en passant un fait assez digne de remarque: c'est qu'on semble, dans la plupart des pays occidentaux, avoir inventé ce que l'on appelle l'éducation surtout en vue d'un certain nombre de professions dites libérales, sans jamais descendre beaucoup au-dessous de la classe commerciale: la classe ouvrière, sortie des éléments, a été abandonnée à elle-même, et on a complètement perdu de vue que, pour réussir dans l'exercice de la plupart des métiers et des industries, il y a des combinaisons de l'esprit qui exigent autant d'étude et de connaissances spéciales qu'il en faut pour réussir dans les professions. Combien sont ouvriers simplement parce que faute de moyens, négligence des parents ou autre raison, ils n'ont pas pu être autre chose? On exerce un métier sans préparation simplement parce qu'il en aurait coûté quelque chose pour embrasser un autre état. Il nous semble évident qu'il y a ici un vice dans l'éducation même du peuple qui devrait être spéciale pour

tous les états. Or, quelle a été l'éducation de tous depuis assez longtemps? Voici ce qu'en dit un écrivain de la *North American Review*:

"Si l'instruction donnée dans les écoles publiques était capable de déraciner les vices et de former des citoyens vertueux, ces cinquante dernières années auraient déterminé parmi nous un tel progrès moral que les nations saisies d'admiration s'empresseraient de suivre notre exemple. Mais est-il besoin de dire que nous n'avons marché qu'à la décadence? C'est une vérité manifeste pour tout homme sérieux qui a plus de trente ans. Nos grandes cités sont encombrées de jeunes gens oisifs et vicieux qui n'ont aucun moyen d'existence connu. Nos campagnes sont infestées de vagabonds, race dangereuse inconnue de nos pères. La corruption de nos corps législatifs est si grande, si profonde et si notoire que les compagnies et les spéculateurs financiers sont sûrs d'obtenir, à prix d'argent, toutes les lois favorables à leurs intérêts. La corruption électorale est pratiquée effrontément. Le caractère de notre magistrature s'est dégradé. La malhonnêteté dans les affaires est devenue si commune, qu'on ne peut y penser sans rougir. La politique devient un commerce où le succès est de plus en plus aux hommes médiocres capables de ruses et de bassesses.

"Le crime et le vice se sont développés, d'année en année, presque dans la même proportion que notre système d'écoles publiques; et ce système, loin d'élever le niveau moral de la multitude, a produit une catégorie d'êtres hybrides, déclassés, impropres au commerce comme aux charges professionnelles, aussi incapables de devenir fermiers ou artisans que peu disposés à l'être, de sorte que nos travaux sont faits, de plus en plus, par des émigrants étrangers; tandis que nos citoyens, grâce à l'enseignement de nos écoles, sont réduits à gagner leur vie par des spéculations plus ou moins malhonnêtes, et, en cas d'insuccès, en menant quelque misérable place. Le respect filial et l'amour paternel se sont affaiblis. Quant à la rotondité de nos jeunes gens et de nos jeunes femmes, il n'en reste point de trace: ils ne rougissent plus, parce qu'ils en ont perdu le pouvoir.

"Voilà notre situation après un demi-siècle d'expérimentation de notre système d'enseignement qu'on prônait comme une panacée capable de guérir nos infirmités sociales et politiques."

Le tableau ci-dessus peint pour nos voisins est, sans doute, un peu chargé même pour eux, mais il contient plusieurs traits qui s'appliquent ici et que chacun peut reconnaître.

A. LEVESQUE,
Architecte.

Quelqu'un reprochant à un fournisseur qu'il n'avait pas tiré vengeance de quelques coups de bâton bravement reçus, le gros Crésus répondit:

—Je ne me mêle jamais de ce qui se passe derrière moi.

Catéchisme social et politique.

L'autorité a le droit de faire des règlements ou lois qui doivent être dictées par la saine raison. Mais la paix et l'ordre des sociétés ne trouveraient point une garantie suffisante dans les seules prescriptions de la loi si elles n'étaient complétées par l'influence de la religion.

Aussi la morale et la religion seraient-elles sou-

vent impuissantes sans le secours des lois civiles qui gardent le silence sur le plus grand nombre de nos actions, quoiqu'il en soit fort peu qui n'aient une influence plus ou moins directe sur le repos ou le bonheur de nos semblables.

Le précepte d'aimer le prochain comme soi-même dicté par la saine raison, n'est pas toujours suivi, et dans les règles de la loi civile il en est un nombre infini dont on peut dérober la connaissance aux hommes et qui ne peuvent conséquemment être réformées par l'autorité des magistrats. C'est alors que la religion vient prêter son secours favorable en faisant entendre ses éternelles vérités.

Mais si la religion est nécessaire pour faire obéir les gouvernés, elle ne l'est pas moins pour dicter aux gouvernants, aux législateurs leurs devoirs et les maintenir dans leurs droits.

Voilà pourquoi l'Église, l'interprète infallible des lois divines, ne doit pas être séparée de l'État et pourquoi le prêtre, ministre de cette Église, a toujours droit de faire ses représentations dans les questions non-seulement religieuses, mais politiques et sociales, quand directement ou indirectement elles touchent aux intérêts religieux.

Son influence ne peut être redoutable que pour ceux qui veulent s'éloigner des préceptes divins seule base solide à tout homme politique et toute saine législation.

Il y a donc une alliance réelle et nécessaire entre le droit civil et la morale et la religion; et c'est de leur accord que dépendent la bonté des institutions d'un état, la paix de la société et le bonheur de chacun.

Le recueil ou la collection des lois d'une même espèce est appelé le *droit*, qui se divise en *droit divin* et *droit humain*, suivant qu'il régit les rapports des hommes avec Dieu ou les rapports des hommes entr'eux.

Le droit divin se divise en *droit naturel*, qui est la volonté de Dieu promulguée par la saine raison, et en *droit positif*, qui est l'ensemble des lois révélées transmises par la tradition et les saintes Écritures.

Le droit humain se divise en *droit canon*, qui contient les lois de l'autorité ecclésiastique; en *droit des gens*, ou *international*, qui régit les rapports que les peuples peuvent avoir entr'eux, soit de nation à nation, soit des particuliers d'une nation avec les particuliers de l'autre; et en *droit civil* qui règle les rapports des citoyens d'un même pays entr'eux.

Le droit civil, considéré comme droit particulier à une nation, comprend, en son sens général, le *droit public* qui régit les rapports politiques et qui touchent à l'ordre public; le *droit administratif* qui règle les rapports avec l'administration; le *droit commercial* qui établit les règles particulières aux affaires commerciales; le *droit criminel* qui punit de peines criminelles la violation du droit naturel ou positif; le *droit municipal* qui contient certaines lois locales, d'après les règles qui les régissent dans leurs rapports, soit avec la nation, soit avec les contribuables, soit entre elles. Les corporations ont leur existence et leurs pouvoirs d'une loi qu'on appelle *charte* ou de *lettres patentes*.

L'ÉGOÛNE.

Les enseignes et les annonces,—voilà la grande source du rire.

Un journal de T... contenant l'annonce suivante: A vendre: une calèche pouvant contenir quatre personnes et une jument.

Plantes utiles.

Le raifort est cultivé dans les jardins pour salade. En Angleterre et en Allemagne il est l'objet d'une grande culture. On se sert de la racine, quelquefois des feuilles. Substances incompatibles : les carbonates alcalins, le bichlorure de mercure, l'azotate d'argent, les infusions astringentes.

La racine de raifort est très-stimulante et antiscorbutique. Son action, puissamment tonique et excitant, l'a fait conseiller dans les scrofules, les catarrhes chroniques, l'asthme péteux, l'engorgement des voies respiratoires, les rhumatismes chroniques, quelques maladies de la peau. A l'extérieur, elle agit comme rubéfiante et peut, comme telle, remplacer la moutarde.

Le raifort est au premier rang des plantes antiscorbutiques. Le suc de raifort est vomitif à la dose de 1 à 2 onces. Ce suc est aussi un des plus forts diurétiques indigènes.

Contre la goutte et le rhumatisme chronique on peut prendre une cuillerée de râpure de cette racine chaque matin à jeun, et par dessus une tasse de décoction de racine de genévrier. De vieux rhumatismes ont été guéris par l'usage de la décoction de cette racine avec du lait. Le sirop de raifort a guéri des cas d'enrouement chronique considérable.

Les Suédois préparent un petit lait médicamenteux, en jetant du lait bouilli, sur la râpure du raifort, humecté avec du vinaigre ; ensuite ils en séparent le fromage.

Ce petit lait est excellent comme diurétique et convient dans l'anasarque, le scorbut, la gravelle sans trop d'irritation. La racine fraîche, râpée et infusée du soir au matin dans un verre de vin blanc, que l'on prend après l'avoir passé avec expression, est un remède populaire contre la gravelle.

On recommande ce médicament dans l'hydropisie qui dépend d'une affection des reins, et que se décèle par une grande proportion d'albumine dans les urines.

Le sirop de raifort administré trois ou quatre fois de suite dans la matinée est excellent contre la jaunisse.

Cette racine est l'une des plus prompts de tous les rubéfiants connus, même la moutarde.

Les feuilles de raifort écrasées, mises dans une quantité convenable d'eau chaude, fournissent des bains de pieds rubéfiants, aussi prompts que ceux de la moutarde.

Préparation et dose. A l'intérieur. D'une demie à une once par litre d'eau. Suc exprimé : d'une demie à une once : sirop. (1 de suc sur 2 de sucre) de 2 à 3 onces, en potion.

Sirop de raifort préparé à froid : on prend six ou huit raiforts, que l'on coupe en morceaux, que l'on étend en couches sur des feuilles rapprochées, tendues au-dessus d'une assiette.

On les couvre de sucre en poudre, et quelques heures après on trouve au fond du vase un liquide sirupeux que l'on recueille et que l'on fait prendre au malade le matin dans le cas de jaunisse.

Vin ou bière par macération à vers clos de la racine fraîche, un quart à une demie once sur $\frac{1}{2}$ litre, de 1 à 3 onces.

CORRECTION.

Dans notre article sur l'ail, publié dans le numéro du 17 mai courant, dans la manière de préparer la décoction d'ail contre le croup et la diphtérie, au lieu de l'eau d'hyssope, dixième partie d'un litre, mettez cinquième etc.

Un bourgeois disait :

— Regardez donc mon fils, il compose ; il vient de faire un roman tellement fort, que j'ai été obligé de l'empêcher de le lire.

L'art de bâtir.

Nous allons succinctement faire connaître la marche qu'a suivie l'architecture chez les différents peuples de l'antiquité ; cette étude sera utile à ceux qui veulent emprunter à ces temps reculés des styles

qui ont leur cachet de beauté, de sollicité et de commodité.

L'architecture, ainsi que toutes les productions de l'esprit humain, ne présente à son origine que des rudiments grossiers parfaitement en rapport avec les mœurs primitives. Dès les premiers âges cependant, on trouve déjà les trois grandes divisions : 1^o constructions privées ; 2^o constructions religieuses ; 3^o constructions militaires.

Le premier soin des peuples fut de construire des demeures ; mais chasseurs ou bergers d'abord ils étaient nécessairement nomades, et leurs habitations ne furent que des tentes faites avec des peaux d'animaux ou des cabanes construites avec des branches. Lorsqu'ils habitaient les rives des fleuves ils employaient des roseaux ; dans quelques cas exceptionnels, ils se logaient dans des cavernes ou des excavations peu profondes.

Les cabanes étaient généralement circulaires ; des pierres ou de la terre disposées en cercle servaient de base à la construction. On retrouve cette forme chez la plupart des peuples : le carré, nécessitant déjà des combinaisons compliquées, ne fut point adopté d'abord.

L'idée de la puissance créatrice de ce monde, qui s'empare de tous les peuples dès leur naissance, conduisit à établir des symboles, originairement aussi grossiers que l'idée qu'ils représentaient était obscure et indéterminée.

Les constructions militaires des premiers peuples paraissent avoir été des collines factices au sommet desquels ils se retranchaient dans une excavation peu profonde dont les bords faisaient un rempart. Dans les contrées où la nature présentait elle-même des collines, les hommes s'y fortifièrent comme sur celles qu'ils élevaient de leurs mains.

Les premiers hommes, privés d'instruments pour remuer la terre et creuser des fossés, faisaient aussi des enceintes fortifiées avec des pierres amoncelées en double talus : les entrées de ces forteresses étaient défendues par des collines factices placées à l'intérieur auprès des portes.

Il existe un genre d'architecture dont les monuments couvrent une grande partie de l'ancien monde due aux Pélasges, peuple originaire de la haute Asie et qui se répandit dans un grand nombre de contrées. Ce système, rude encore dans ses formes, diffère du système primitif par l'absence du ciment, les fortes dimensions et l'irrégularité des matériaux. Les traces de cette architecture, dite pélasgique, ont été remarquées en Amérique. Les restes des monuments pélasgiques offrent plusieurs modes d'exécution : ceux qui paraissent les plus anciens se composent de blocs de pierre ou plutôt de rochers bruts d'une dimension gigantesque et dont les interstices sont remplis de moindres pierres qui servent de liaison aux grosses.

L'usage des instruments se répandant plus tard, les édifices pélasgiques présentèrent un autre aspect ; les pierres tirées de la carrière furent taillées en plusieurs angles irréguliers et placées les unes au-dessus des autres de manière à faire rencontrer les forces diverses des figures géométriques qu'on employait, leurs angles saillants venant remplir les angles rentrants formés par deux pierres voisines. Ce mode est le plus ordinaire de ce système. Un troisième mode enfin se présente dans ces murailles primitives, c'est celui dans lequel les pierres commencent à s'équarrir, à se dresser à l'équerre.

D'autres races, parties aussi comme les Pélasges des plateaux de l'Asie et se dirigeant vers le midi et l'orient, semblent avoir fait plus de progrès dans l'art de bâtir. Les plaines de la Chaldée virent bientôt s'élever des constructions qui eurent une grande influence sur l'art oriental primitif, et furent la base d'un système qui étendit ses rameaux jusqu'en Occident.

Les habitants de la Mésopotamie, dépourvus de pierres, apprirent de bonne heure à mouler les briques, et leur plus ancien temple mentionné dans la Bible, la tour de Babel, était une immense pyramide construite avec des briques amoncelées et formant huit étages en retraite les unes sur les autres. Cette forme très-simple se répandit dans toute l'Asie

les antiques pagodes de l'Inde sont ainsi bâties ; les plus anciens monuments de la Basse-Egypte et de l'Ethiopie, sont des pyramides.

On retrouve aussi dans le Mexique d'anciens monuments civils de formes pyramidales.

Les premiers contracteurs, dignes d'être ainsi qualifiés puisque déjà ils équarrièrent la pierre ou moulaient des briques pour en faire des monuments gigantesques, devaient suivre nécessairement la voie dans laquelle ils s'étaient placés ; le manque d'expérience, l'absence d'instruments et de machines ne permettaient pas d'établir tout d'abord de grands édifices aux façades verticales. Tracer de larges bases, élever au-dessus les matériaux avec de nombreuses retraites pour éviter la chute des parties supérieures, telle était la première loi de construction à laquelle il fallut se soumettre.

A. LENOIR.
Architecte,

“ L'agriculture, l'Industrie et le Commerce, ces trois sœurs...”

A quoi l'auditeur répondit :

“ Pardon, monsieur Mathieu ! il y a un petit frère.

Un homme bossu par devant, entra dans la ville de Hamilton : un bourgeois voulant le railler, lui demanda pourquoi il portait son paquet par devant ? “ On en use ainsi, dit le bossu, en pays de filous.”

Entretien sur la physique.

Je vous ai promis, mes bons amis, de vous prouver que la terre est ronde. Les savants ont fait un grand nombre d'expériences pour prouver cela et personne parmi eux maintenant ne doute de cette vérité. Une des preuves qu'ils apportent est celle-ci. En quelque endroit que l'on se porte sur la terre, serait-ce à dix mille lieues, toutes les fois qu'on sera en rase campagne, ou en pleine mer, de manière à ce que rien ne cache la vue il nous semble toujours que la terre ait la forme ronde ou d'un cercle, et qu'on soit au milieu de ce cercle dont les bords s'appellent l'horizon.

On a beau faire du chemin, on ne peut jamais s'approcher de cet horizon qui s'éloigne, ou plutôt qui change, au fur et à mesure que l'on marche. Cet horizon est d'autant plus grand que le lieu où l'on se trouve est plus élevé ; ainsi, quand on est dans une plaine, on ne voit pas une grande étendue autour de soi ; mais si l'on va sur une montagne, à mi-côte, l'horizon est déjà plus grand, et quand on arrive sur le sommet de la montagne, l'horizon devient plus grand encore, et il est toujours rond.

Nous sommes comme une fourmi sur une orange : la fourmi, à cause de sa petite taille, ne voit à la fois qu'un petit morceau de l'orange et ce petit morceau, au milieu duquel elle se trouve est rond ; si la fourmi se met à marcher, n'importe de quel côté elle se dirige, son horizon sur l'orange change aussi ; à mesure qu'elle marche, elle voit un nouveau morceau de l'orange ; mais ce morceau qu'elle voit est toujours rond, parce que l'orange est ronde. De même, nous sommes si petits, en comparaison de la terre, que nous ne pouvons voir qu'un petit morceau de cette terre, et ce morceau est rond. Voilà pourquoi nous pourrions marcher toujours sans jamais trouver de bout à la terre : des voyageurs ont fait le tour et sont revenus au point d'où ils étaient partis.

Une autre preuve. Avez-vous vu partir des navires ? Oui. Eh bien ! vous avez vu disparaître les voiles longtemps après que le pont du navire avait disparu à nos yeux. Prenez un ballon et mettez sur l'un de ses points une mouche qui regardera marcher une autre mouche s'éloignant de la première. Celle qui sera immobile verra disparaître de l'autre tour à tour les pattes, le corps, puis les ailes.

Pourquoi ? parce que le ballon est rond. De même lorsque vous avez vu un grand navire glisser sur l'Océan si cet Océan avait été plat, vous auriez aperçu le navire tout entier, aussi longtemps que vos yeux vous auraient permis de distinguer ; mais il n'en a pas

été ainsi : tandis que vos yeux vous auraient permis de le voir, la rondeur de l'Océan vous cachait déjà le pont, et les voiles disparaissaient les dernières.

Voyager un peu sur mer, vous verrez à tout moment, dans le lointain, vous apercevez le bout d'un mât, puis une voile, puis un navire. Si la terre n'était pas ronde, vous apercevriez d'abord le navire, qui est plus visible. Mais l'Océan, ce n'est pas la terre, me dites-vous ?

Nous verrons cela au prochain entretien.

ALBERT.

Un Gascon disait un jour à Narbonne, chez une personne de sa connaissance. Lorsqu'on en fut au dessert, on servit un grand fromage de Roquefort.

— *Où l'entamerai-je ?* demanda le Gascon.

— *Où vous voudrez,* reprit le maître de la maison.

— *Là-dessus, le Gascon appelant un des domestiques qui servaient à table ;* "Portez, dit-il, ce fromage chez moi, je l'entamerai à la maison."

Voici une recette pour faire le miel artificiellement.

Faites fondre 10 livres de sucre brut dans 4 litres d'eau, et ajoutez 10 gouttes d'essence de menthe et 10 grains de crème de tartre. Il est bon de commencer par faire fondre le sucre sur un feu doux avec un peu d'eau, d'écumer le sirop, et d'ajouter ensuite la crème de tartre, préalablement dissoute dans un peu d'eau ; on fait bouillir le tout, et c'est seulement après avoir laissé refroidir quelques instants, qu'on verse l'essence de menthe. Agitez l'ensemble, et laissez reposer. On peut à peine trouver une différence de goût entre le miel artificiel et le miel naturel, et pour déceuler le palais le plus fin, il suffit d'ajouter, avant de faire bouillir, une petite quantité de miel vrai, 3 livres par exemple pour 14 livres de miel composé.

Dans le Texas et le Nouveau-Mexique on trouve des fourmis à miel. Ce miel constitue la nourriture de la fourmillière. Les habitants recherchent ce miel, non-seulement à titre de substance alimentaire, mais comme un médicament.

LES DEUX VIEILLESSES.

Lorsque je vois passer des vieillards, je m'arrête ; L'âge, du même poids ne courbe pas leur tête ; Je ne reconnais pas sur ces fronts blanchissants L'auguste égalité, la majesté des ans : Mais Dieu n'est pas coupable, et la mère nature Ne nous dispense pas ses dons à l'aventure ; L'ordre règne partout ; la beauté du vieillard, Faite d'âme et d'esprit, ne tient pas au hasard. Et dès qu'il peut penser, et qu'il devient son maître, L'homme prépare en lui le vieillard qu'il doit être. Cet homme que voilà, plus décrépité que vieux, A l'œil glauque, au front bas, ce fut un envieux. A tout ce qui grandit il jeta son outrage, Il vécut courroucé, lugubre, maléfaisant, Et tout son fiel lui monte au visage à présent. Et cet autre vieillard dont la figure mate Sous le fard cache en vain quelque profond stigmaté, A la démarche oblique, au regard incertain, Au sourire hébété, ce fut un libertin. Il aimait le plaisir, mais son âme avilie Ne connut du plaisir que l'ivresse et la lie. Eh bien ! ce lovelace, aux succès insultants, Voyez ce qu'en on fait la débauche et le temps. Tombé sur cette pente, où le plus ferme glisse, Du plaisir au désordre et du désordre au vice. Ah ! pour nous consoler, paraissez à nos yeux, Vieillards doux, bienveillants, calmes, chastes,

[joyeux, Venez donc prendre place au cercle de famille, Penchez vers nous vos fronts où la justice brille, De vos dons d'autrefois rien ne vous est ôté ; Qui garde la vertu ne perd pas la beauté ! L'âge ne détruit pas la grâce ; il la couronne ; Et la ride s'efface où la bonté rayonne. Ce vieillard souriant à son rêve accompli, Dans son passé n'a rien qu'il condamne à l'oubli.

La mort dont chaque pas doucement le rapproche, Le trouve sans terreur ainsi que sans reproche : Il la regarde ému, mais confiant et fort. Ce n'est pas le naufrage, à ses yeux, c'est le port.

L'utilité de l'usage de la glace pendant les chaleurs de l'été fera apprécier un moyen peu coûteux de construire soi-même de petites glaciers.

Dans une cave très-fraîche, on creuse un trou de dimension variable, suivant la quantité de glace qu'il s'agit de conserver. Au fond de ce trou, on en perce un autre, d'un diamètre plus petit, et dont le bord va en pente douce jusqu'à la base du grand. On remplit de cailloux et de sable cette sorte de petit puits, dont la profondeur sera d'autant plus grande que le sol sera moins absorbant.

Toute la circonférence du grand trou est garnie de planches maintenues le long des parois avec quelques cercles, afin d'empêcher l'éboulement des terres. On garnit alors le fond et tout le pourtour de ce réservoir avec de la longue paille de seigle, posée verticalement, l'épi en bas, retenue sur une des planches par un nombre suffisant de cercle en bois.

La glace est alors fortement tassée dans l'intérieur de cette glacière, que l'on recouvre d'un énorme tampon de foin, renfermé dans une toile d'emballage. On pose au-dessus un couvercle de bois, sur lequel on ajoute une litière de menue paille.

On conserve également fort bien la glace, en la comprimant dans des moules et la laissant dans un endroit frais, après l'avoir couverte de paille et de sciure de bois.

La vie chrétienne est un devoir, et des exemples admirables se trouvent dans toutes les conditions et dans toutes les classes de la société. Mais ne semble-t-il pas que la prédilection qui a porté le Sauveur du monde à choisir pour demeure sur la terre l'atelier d'un ouvrier, doit faire descendre du ciel une bénédiction toute spéciale sur le labeur honnête et persévérant du jeune apprenti qui se prépare à faire vivre sa famille du travail de ses mains.

Les types du pieux et jeune ouvrier sont nombreux dans la société chrétienne. L'école, le cercle, l'union sont appelés à préparer de fortes générations ; il suffit quelquefois d'un seul enfant pieux pour rendre à toute une famille ou à un atelier la vie de l'âme : les modèles ne manquent pas dans la vie des saints ; or la sainteté est possible et obligatoire pour tous : elle ne consiste pas dans des actes merveilleux et surnaturels, c'est une application constante aux plus petits aussi bien qu'aux plus sérieux devoirs.

AUX APPRENTIS.

DU CHOIX DE L'ÉTAT, ET COMBIEN IL IMPORTE AU BONHEUR, AU SALUT DE L'APPRENTI.

Un autre conseil, très-important aussi : méfie-toi des états de luxe et de fantaisie ; cela brille, mais au fond cela ne vaut pas cher ; les chômages et les mortes-saisons arrivent à tout propos ; souvent même ces industries-là tombent tout à fait. Choisis un état sérieux, un état utile : menuisier, par exemple, ou cordonnier, ou ferblantier, ou sellier, un état enfin qui va toujours. C'est le cas où jamais de préférer l'utile à l'agréable, et de mettre la vanité dans sa poche. L'expérience montre que ces bons et modestes états préparent seuls à l'ouvrier un solide avenir.

Quel que soit l'état, quelle que soit la maison que tu choisisses, prie et supplie tes parents qui concluront l'affaire, d'exiger de la manière la plus expresse la liberté entière de tes dimanches. Sous prétexte de faire ranger l'atelier le dimanche matin, quantité de patrons gardent leurs apprentis toute la matinée ; et si, dans les grandes villes, où il y a des messes tardives, les pauvres enfants peuvent encore à la rigueur assister

à la Messe, ils se trouvent du moins dans l'impossibilité de s'approcher des sacrements, qui leur sont indispensables pour la conservation de leurs mœurs et de leurs habitudes chrétiennes.

Il faut stipuler la liberté dès le samedi soir, et jusqu'au lundi matin ; sans cela, les patrons trouveront toujours un prétexte ou un autre pour retenir leurs apprentis. Cette condition, on l'obtient quand on le veut tout de bon, et quand, d'autre part, l'apprenti est un si bon petit travailleur que le patron tient à lui.

En général, il vaut infiniment mieux être logé et nourri chez ses parents que chez le patron : outre que les parents, même pauvres, ne marchandent pas à leur enfant la nourriture, l'air et le repos, l'apprenti évite toutes sortes de dangers, principalement au point de vue des mœurs. Il est très-rare, surtout dans les maisons où il y a plusieurs apprentis couchés et nourris, qu'un pauvre enfant ne soit pas bientôt perdu, corrompu jusqu'à la moelle des os.

Que si on voulait te forcer la main pour te faire embrasser un état où ta conscience courrait des dangers évidents, un état qui t'empêcherait d'aller à la Messe le dimanche et de remplir tes autres devoirs religieux, résiste tant que tu peux, résiste même à tes parents.

Ils n'ont pas le droit d'exposer ainsi ton âme, ton salut éternel. Ce ne serait plus l'exercice, ce serait l'abus de l'autorité paternelle. Ce serait le cas de répéter et de pratiquer la grande maxime des Apôtres, à qui les Juifs voulaient arracher la promesse de ne plus prêcher et servir JÉSUS-CHRIST : " *Il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes.* "

Tes parents, tes maîtres, quels qu'ils soient, n'ont droit à être obéis qu'à la condition de ne rien demander qui soit contraire à la volonté de DIEU. Or, la volonté de DIEU est évidemment que tu puisses continuer toujours à remplir tous tes devoirs de chrétien.

Ne choisis donc pas à la légère l'état qui doit te faire gagner ta vie en ce monde. Subordonne tes goûts, ou plutôt tes caprices d'enfant aux intérêts de ta conscience. Aie sur ce point une fermeté d'homme. Je le répète, il y va de ton bonheur, de ton salut.

SÉGUR.

RECETTES.

Crème blanche.—Quatre blancs d'œufs battus en neige ; lorsqu'ils seront bien battus, mettez deux dessus de crème dedans ; faites bouillir un peu plus d'une chopine de lait avec de la cannelle, muscade et sucre blanc ; coulez cela, et mettez-le peu à peu dans vos blancs d'œufs, jusqu'à ce que le tout y soit ; vous remettez ensuite le tout dans votre poêle bien nette, et le tenez sur un trépied avec un peu de braise dessous, pendant quelques minutes, toujours brassant sur le même côté ; quand elle est prise, videz votre plat.

Crème jaune.—Faites bouillir une pinte de lait, avec cannelle et muscade, battez douze jaunes d'œufs avec des amandes amères bien pilées et un peu de crème douce ; quand le lait bout, retirez-le, et brassez les jaunes d'œufs dans la cassorole, toujours du même côté, et sur un peu de cendre rouge jusqu'à ce que ça épaisse ; ensuite retirez et mettez dans des verres à crème, râpez de la muscade dessus.

La scène se passe dans un bal, chez un riche bourgeois à la cheminée, un danseur étouffe un baillement.

—Vous vous ennuyez, monsieur ? demanda un voisin.

—Oui, monsieur, et vous ?

—Moi de même.

—Alors, si nous nous en allions...

—Je ne peux pas moi, je suis le maître de la maison.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XX.

Qui sème le vent, moissonnera la tempête.

—C'est cela, fit Henri Sorbier avec un geste de condescendance superbe.

—Les Français et les Autrichiens, reprit mon père, se battaient pour une cause politique, les Allemands pour une cause religieuse, il n'y a donc pas de parité à établir entre eux. Nos adversaires, à Solferino avaient, en religion, absolument les mêmes principes que les nôtres, puisque les deux nations sont catholiques.

—Parbleu ! les Allemands étaient, eux, tous protestants, s'écria Henri Sorbier, et professaient cette croyance qui, aujourd'hui, ne compte pas moins de deux cent millions d'adhérents sur...

—Soixante seulement, interrompit l'ex-notaire, bien aise de faire briller son savoir, même aux dépens de son fils : du moins les derniers ouvrages de statistique portent à cent cinquante millions le nombre des habitants du globe professant le catholicisme et à soixante millions ceux qui appartiennent à la religion protestante, n'est-il pas vrai, monsieur ?

—C'est parfaitement exact, au contraire. Aussi suis-je loin de nier ce chiffre, mais que la religion professée par ces soixante millions de protestants, soit la même, voilà ce que je conteste. Le catholicisme est un, le protestantisme est multiple. Je m'explique : Prenez, dans le monde, au hasard, des catholiques, cent, si vous voulez, un Français, un Chinois, un Indien à demi-sauvage, un Espagnol, un habitant des îles de la Sonde ou d'Otaïti, et demandez-leur ce qu'ils croient, chacun d'eux, sans hésiter une seconde, vous répondra : Je crois à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et vous récitera le symbole des Apôtres. Tous ont le même *Credo*, tous reconnaissent la même autorité, tous sont les disciples du Christ et les fils soumis de ce vieillard auguste, père universel des âmes, dont la tiare est composée de l'or le plus pur de toutes les couronnes de la terre.

—Prenez dix protestants, au contraire, je ne dis pas dans le monde, mais dans la même ville, adressez-leur la même question et ils vous diront : Nous ne croyons pas au pape. — Leur foi commune, c'est une négation. — Mais, à qui croyez-vous donc ? — Moi, à Luther, moi à Calvin, moi à Zwingle, moi au roi de Prusse, moi à la papesse Victoria ; je suis protestant anglican, protestant évangélique, calviniste, quaker, memnonite, morave, socinien, anabaptiste, puseïste, que sais-je encore ? les autres sectes sont dans l'erreur, la mienne est la seule vraie. Et vous, catholiques, qui êtes-vous ? Catholiques romains ! s'écrieront d'une seule voix les cent cinquante millions de catholiques de l'univers, car le catholicisme, c'est un manteau de pourpre d'une seule pièce, la robe sans couture du Christ, tandis que le protestantisme n'est pas même un costume d'arlequin, composé de morceaux de diverses couleurs, puisque aucune main n'a pu encore en coudre les unes aux autres les mille sectes qui le décomposent.

—A quoi faut-il attribuer cette si rapide éclosion de sectes diverses et ennemies autour du réformateur ? demanda son oncle.

—A Luther lui-même.

—Quoi ! ce serait lui qui aurait voulu se créer des embarras ?

—Voulu ? Non, assurément, mais il le fit malgré lui. La révolution protestante ne fut pas une œuvre préparée de longue main, elle ne sortit pas armée de toutes pièces du cerveau du moine saxon qui entreprit la guerre, sans trop savoir où elle aboutirait.

—Cela est si évident qu'avant la fin de sa carrière il avait déjà bien varié dans sa doctrine, et qu'il ne serait pas difficile de montrer, dans ses derniers écrits, la condamnation de ce qu'il avait

enseigné d'abord. Le dépit de n'avoir pas été choisi pour prêcher les indulgences, le poussa au commencement ; plus tard, l'émotion que produisit sur le peuple son éloquence triviale, mais fougueuse, excita son orgueil et lui fit perdre la raison.

— Sous prétexte de donner la liberté au monde, en l'affranchissant de l'autorité papale, il crut pouvoir se l'asservir à lui seul. Pour arriver à ce but, il fallait, avant tout, renverser la seule puissance qui lui fit ombrage. Seul, il ne pouvait pas espérer de triompher dans sa lutte contre le Pape, il chercha des protecteurs puissants pour abriter, derrière leurs épées, ses colères et ses outrages au vicair de Jésus-Christ.

— Les basses flatteries de l'homme d'église n'auraient pas suffi à les attacher à son parti, et force lui fut de mettre un prix plus haut à la conquête de ces indispensables néophytes. Sa conscience de théologien était fort élastique : il acheta la protection du landgrave de Hesse en lui permettant au nom de l'Écriture sainte de prendre deux femmes à la fois et, avec les biens des couvents, les calices et les ostensoirs d'or, il paya l'apostasie de brigands besogneux, qu'on appelait électeur de Saxe, princes de Suède, de Danemark, de Franconie, du Palatinat et de Brandebourg. Aux moines mécontents il offrit, comme amorce, la dissolution de leurs vœux et la permission de se marier. C'étaient de bons auxiliaires, mais il lui fallait le peuple, et au peuple il promit imprudemment ce dont il avait disposé en faveur des nobles, l'héritage des couvents.

— Grâce à ces prodigalités, qui coûtaient encore moins à sa bourse qu'à sa conscience, le moine de Vittemberg se trouva à la tête d'une armée prête, non-seulement à embrasser sa religion nouvelle, mais à la défendre. Ce n'était pas encore assez. A toute doctrine, quelle qu'elle soit, il faut un principe dont elle découle, une autorité quelconque sur laquelle elle puisse s'appuyer. Il crut avoir trouvé dans la Bible ce rocher sur lequel il voulait asseoir le grand édifice de sa réforme, et comme dogme fondamental de sa religion, il proclama que chaque fidèle pouvait interpréter par lui-même les saintes Écritures.

— Ce rocher, qu'il croyait inébranlable, sans l'autorité qui l'explique n'était que sable mouvant ; dès les premiers pas le docteur sentit qu'il s'engloutissait.

— Pour nier l'infaillibilité du pape, il avait affirmé l'infaillibilité de tous.

— Cette malheureuse affirmation était le renversement absolu de sa propre autorité.

— Je ne vois pas trop pourquoi, fit Henri.

— Parce que de deux choses l'une : ou, en effet, chacun pouvait avec sa raison comprendre et interpréter la loi, et alors, s'il n'était pas besoin du pape, il n'était pas besoin non plus de Luther pour l'expliquer ; ou bien, la raison individuelle étant insuffisante, était forcée de recourir à une autorité infaillible, et l'on retombait dans le dogme catholique.

— C'est parfaitement vrai, dit le colonel.

— Dès que Luther se fut aperçu qu'il avait fait fausse route, il voulut retourner en arrière ; il n'était plus temps. De tous côtés surgissaient des docteurs, dont chacun avait sa manière de voir.

— Au nom de la Bible, Carlstadt, l'ami de cœur de frère Martin, Carlstadt, un prêtre qui, pour faire sa cour au moins apostat, avait apostasié lui aussi, s'était marié, avait écrit contre la messe, Carlstadt brisait les statues des saints dans les églises, et quand Luther voulait l'en empêcher, il lui répondait : C'est ma manière de comprendre les Écritures.

— Au nom de la Bible, le tailleur Storch enseignait la nécessité d'un second baptême. Au nom de la Bible, Bucer faisait de l'asservissement complet un devoir. Au nom de la Bible, Munzer, l'orateur des foules, l'énergumène épileptique, appelait le peuple à la révolte et prêchait la communauté des biens.

— L'anarchie était au comble et les nouveaux convertis se divisaient. En vain Luther, oubliant qu'il s'était posé comme le défenseur de la liberté, ton-

nait-il en chaire, casque en tête et l'épée au côté, contre les insolents réformateurs de sa réforme : en vain criait-il en frappant du pied avec rage : "C'est moi seul qu'il faut écouter, les autres ne sont venus qu'après, obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son Verbe. Ne suis-je plus le prince de la pure parole ?" Les prophètes répondaient : Tu n'as pas plus que nous le droit d'interpréter l'Écriture, nous sommes aussi infaillibles que toi. — Allez au diable, hurlait le Saxon pris au piège de sa propre doctrine, damnés, bêtes à cornes. — Sois maudit, chien, voleur, antechrist, répliquaient les prophètes ; et alors l'émancipateur de la pensée, le fondateur de la liberté de conscience en appelait aux gantelets de fer de ses protecteurs, faisait retirer la parole à ses adversaires, emprisonner les uns, exiler les autres et conseillait à ses princes d'envoyer au supplice les plus récalcitrants.

— Cet admirable exemple de tolérance ne fut pas perdu : Calvin en Suisse, Henri VIII en Angleterre, Christiern et les autres réformateurs, dans tous les pays où ils triomphèrent, appelèrent, eux aussi, la hache du bourreau en aide à leur éloquence évangélique.

— Chassés, mais non pas soumis, s'étaient répandus dans toute l'Allemagne, appelant le peuple aux armes. La tyrannie insupportable des seigneurs n'avait que trop bien préparé la révolte, et les paysans convertis en masse au nouvel Évangile, n'attendaient qu'une occasion.

— Le 24 août 1524, Hans Muller, un pâtre de la forêt Noire, donna le signal du soulèvement prêché par Luther. A la tête d'une troupe nombreuse et précédé d'un drapeau aux trois couleurs, rouge, noir et blanc, il entra à Waldschüt, réunit les habitants et leur annonça qu'il venait au nom de Dieu les délivrer de l'esclavage. En quelques jours la révolte, comme un incendie propagé par une traînée de poudre, s'étendit jusqu'à la Souabe.

— L'armée des paysans avait pris le nom d'armée de la Sainte-Ligue. Hans Muller en commandait le principal corps. Il était beau à voir, dit un éloquent historien de la Réforme, "avec son manteau de pourpre, formé d'une chasuble, son beret taillé dans une mitre d'évêque et son cheval volé dans l'écurie d'un abbé.

Il marchait précédé d'un énorme drapeau, traîné sur une voiture ornée de rubans et de feuillages. Arrivé devant un village, il demandait les clefs du cellier monacal et buvait, avec ses compagnons, dans des vases d'église, au succès de la Sainte-Ligue, faisait main basse sur l'argenterie des églises ou des châteaux, donnait à ses compagnons les plus beaux habits de la garde-robe seigneuriale ou abbatiale, et échangeait le cheval de labour des révoltés contre le cheval de Mecklembourg, qu'il trouvait dans l'écurie de ses tyrans."

— D'autres bandes étaient dirigées par ses lieutenants.

— La plus terrible de toutes, la bande blanche, avait pour chef un homme de moyenne taille, doué d'une force et d'une agilité prodigieuses, débauché, joueur, ivrogne et couronnant tous ces vices par une férocité de bête fauve. N'allant jamais qu'à pied, cet homme portait, par-dessus sa robe de brocard d'or, une cuirasse de fer, à la ceinture une hache et au cou, attachée avec une chaîne épiscopale, dont il avait arraché la croix une sorte de petite idole en terre cuite, talisman infaillible contre les balles, et qu'il prétendait avoir reçu des mains de l'archange Gabriel. Ses soldats fanatiques l'appelaient le Maître-au-Diable. Son vrai nom était André-le-Grêlé.

— Deux jours après que, par ordre de Simon-le-Borgne, l'ancien matelot du *Vautour* avait été par-dessus le bord, un navire brémois, revenant d'Espagne, l'avait recueilli, on pleine mer, froid, sans connaissance, presque mort.

(A continuer)